

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Nouvelles de France. Deutsche Ausgabe. 1947-1948 1947**

(13.7.1947) Supplement Hebdomadaire

# Nouvelles de France

Dimanche  
13  
juillet  
1947

## L'HOMME ET SON REFLET

Mario Meunier  
humaniste français

Le mythe de Narcisse peut être très utilement mis au service de la psychologie. Car, enfin, si Narcisse s'entretenait avec son reflet, s'il l'appelle et lui adresse des paroles tantôt d'amitié, tantôt de reproche, c'est qu'il se penche sur un visage qu'il ne reconnaît pas pour être le sien ; il le consulte, il le fait complice de l'aberration où l'enferme le froid miroir des eaux. De Narcisse et de son reflet, lequel est le plus vrai ? Je veux dire : lequel nous livre une âme plus dépouillée de mensonges ? Quel qu'il semble, c'est au reflet que va ma confiance ; c'est à lui que je demande qui est Narcisse, puisqu'il m'offre ce garçon tel qu'il s'apparaît à lui-même, tel qu'il ne triche pas, et si totalement dépouillé de l'habitude feinte de la physionomie qu'il ne se reconnaît pas.

J'écoutais donc intérieurement la voix de Mussolini réfléti et elle contredisait ce que clamait du haut des balcons de Rome la voix du Mussolini réel. — Allons, allons ! disait le reflet, tu as, une fois de plus, dépassé la mesure. Regarde-moi cet air que tu as. Est-ce celui qui convient à un homme sensé ? Ou est-ce que tu es encore allé raconter

fort avait faibli devant ses exécuteurs. Chaque fois que j'ai été appelé à donner mon opinion sur la personnalité de Hitler, je me suis fait un système de placer devant son miroir celui qui m'avait reçu et avec lequel je m'étais entretenu quand il était au faite de sa puissance, en 1937. Ses traits m'étaient restés familiers et l'interrogais

cette volonté. Quand tout un peuple lui décernait les louanges dues à une idole, quand le monde entier le redoutait dans ses mouvements d'humeur et ses coups d'audace, son reflet lui rappelait les lacunes de son caractère et qu'il y avait des sommets où il n'était pas bon d'essayer la tempête.

PAR MAURICE BEDEL

Partant de là, je me fis en défiance devant toute expression de la pensée si elle m'est donnée de vive voix et dans le jeu expressif du visage, et je vais volontiers au reflet de celui qui me parle — l'évoquant quand il se parle seul — pour saisir le vrai de ce qu'il me dit. J'ai bien souvent usé de ce moyen dans les rencontres que j'ai faites avec les hommes singuliers de notre époque et il m'a été d'un grand secours quand je tentais de pénétrer dans l'intérieur d'une pensée.

leur reflet dans le miroir. J'étais frappé par le manque d'assurance que je découvrais à la physionomie apparue dans la glace. J'avais l'impression de me trouver devant un homme à qui son élévation causait du malaise, non point de vertige, mais une sorte d'étourdissement de peu de durée au cours duquel il mesurait sa faiblesse de chef accidentel.

Il ne semblait pas que le reflet fût satisfait de la confiance que tout un peuple mettait dans l'homme de chair qui lui faisait vis-à-vis le destin des sourcils, le mouvement des lèvres et je ne sais quel de trouble dans le regard marquant de l'inquiétude. La fameuse volonté de fer était mise en doute par le support même de

leur nature, les hommes lors de l'histoire n'ont pas de démentis avec leur reflet. Quand Hitler se coiffait d'une haute casquette d'officier qu'il était le seul en Allemagne à ne pas savoir porter, il donnait dans le ridicule, et son reflet le savait ! quand il commandait en chef sur le front de Russie, il compromettait par son inexpérience les plans de l'état-major, et son reflet le savait ; quand il s'affirmait l'homme de la Providence, élu de Dieu, il le disait avec les lèvres d'un pauvre homme issu des assises de nuit de Vienne et son reflet le savait.

L'ACADEMIE française a décoré récemment sa plus haute récompense, le grand prix de littérature, au représentant d'une espèce en voie de disparition, celle des humanistes. M. Mario Meunier est un homme du seizième siècle allié à notre époque. Or ce savant helléniste n'appartient pas à l'Université, comme on pourrait s'y attendre. Il n'est ni agrégé, ni docteur, pas même licencié. Pour tout diplôme, il a le certificat d'études primaires. Mais l'amour des belles-lettres était en lui.

et Euripide, Plutarque et Pythagore, Salluste, le philosophe et Aristophane, Nonnos et Proclus. Un de ses ouvrages les plus connus est joliment intitulé Pour s'asseoir au foyer de la maison dorée des dieux et des héros de la Grèce et de Rome, ainsi qu'une anthologie des Héclys sacrés de l'Antique et du Nouveau Testament.

Pour prendre un exemple : placez Mussolini devant son miroir dans les instants de solitude que lui laissent sa vie publique. Ce n'est plus l'homme au sourcil froncé, à la mâchoire forte et projetée tel qu'il se donnait en spectacle aux foules et aux ambassadeurs ; c'est un homme nu, livré à sa sincérité, en tête à tête avec une sorte de juge ou d'intime ami, si vous préférez, que l'on appelle communément la conscience.

Et Mussolini tournait la tête afin que le reflet se tût. C'est ainsi que l'on pouvait induire que, sous les apparences de la redomestiquée, Mussolini craignait la mort. Aussi bien ne fut-on pas donné d'apprendre, longtemps plus tard, que cet homme

Si haut que les accidents de la vie vous aient placé, on est toujours l'homme de son reflet. Quels dialogues entre Napoléon et son reflet on pourrait écrire ! Et quelle moisson de documents psychologiques on en tirerait ! — Je vous dispense de me comparer à Dieu, disait Napoléon à son ministre de la Marine.

Si haut que les accidents de la vie vous aient placé, on est toujours l'homme de son reflet. Quels dialogues entre Napoléon et son reflet on pourrait écrire ! Et quelle moisson de documents psychologiques on en tirerait ! — Je vous dispense de me comparer à Dieu, disait Napoléon à son ministre de la Marine. C'est le reflet qui s'exprimait ainsi. Mais n'est-ce pas une faiblesse de la part des hommes de haut caractère de recevoir et d'accepter la critique de leur miroir ? Ne devraient-ils pas imiter cette dame dont la beauté avait été célébrée sous le Second Empire et qui, à l'âge où ses traits commencent à perdre de leur dessin et de leur éclat, fit supprimer les glaces de sa demeure ?

Muni de ce premier parchemin, un jour des années 1800, un jeune manigard du Forez descendit à Marseille dans le dessein anodin d'y fonder une revue littéraire. Cette revue fut le Feu dont les collaborateurs s'appelaient, avec Mario Meunier, Emile Sicard, Valère Bernard, Albert Briand, qui portait toujours une si jolie canne à pommeau d'or, et si je nommais les vivants, il faudrait au moins citer Edmond Jaloux, Francis Carco, le cher Francis de Miomandre. Dans le numéro 2, Mario Meunier publiait un article consacré à Ellébe Rochus et l'idéal anarchique. Dix lecteurs scandalisés se désabonnèrent ! C'est aux éditions du Feu que parut, il y a quarante ans tout juste, la première traduction de ce grand traducteur : Antigone, un chef-d'œuvre d'élegance et de perfection. Toutes les revues du temps se disputèrent bientôt la collaboration d'un écrivain aussi original dont la signature devint familière aux lecteurs des Marges d'Égypte Mouton (un Marseille, lui aussi) et à ceux du Mercure d'Alfred Valette. Là-dessus, il arriva que le grand sculpteur Augustin Rodin, fils l'ayant quitté, eût besoin d'un secrétaire ; il prit notre helléniste, qui eut quelque mérite à passer trois années chez cet homme de génie, mais terrible.

Tous ceux pour qui la pensée antique n'a pas cessé d'être un indispensable aliment spirituel, tous ceux qui se sentent les héritiers d'Athènes et de Rome se réjouissent de la haute marque d'attention que l'Académie française accorde aujourd'hui à un écrivain qui incarne et bellement l'humanisme dans notre ère atomique.

Avec celle-là, point de détours et point de crochets de dérobade : un franc défilage de cynisme. Voyez ces yeux qui regardent sans cligner celui dont personne à Rome n'osait braver le bon plaisir ; voyez aussi ces lèvres entrouvertes pour un silence dialogue. C'est Mussolini dans sa vérité.

### Le point de vue de Vercors sur la reconstitution du Pen Club allemand

Au cours de la réunion tenue à Zurich par le Pen Club international Vercors a fait l'intervention suivante sur la reconstitution du Pen Club allemand : La question de la reconstitution immédiate d'un Pen allemand est une des plus cruelles qui soient posées à une conscience française. J'ai dit cruelle, car il est dur d'avoir à prendre parfois une position spirituelle contraire à celle que l'on a eue tout le long de sa vie, que l'on a longtemps lutté pour maintenir.

Or c'est cela exactement, cette question angoulême, que soulevait le problème de la reconstitution d'un Pen allemand. Hier, M. le président de la Confédération helvétique avait un beau jour en train d'applaudir ce que la veille encore il appelait avec vous des crimes contre l'esprit ou contre l'humanité, non, je ne crois pas que ceux qui n'ont pas connu cela, cette atroce déception, puissent mesurer la défiance, que nous éprouvons envers ceux d'entre eux qui, aujourd'hui, prétendent (peut-être sincèrement) rejoindre nos rangs.

C'est l'abandon du masque de société, des attitudes d'édification, des manières de circonstance ; c'est Louis XIV sans perruque et sans rubans devant le miroir qu'il se présente à lui-même dans un de ses rares instants de solitude. Et ce sont les muettes paroles échangées entre l'homme et son reflet. Car il y a un langage du reflet, et le Mussolini qui réfléchit la glace s'exprime autrement que le Mussolini de chair et d'os.

On a déjà tant parlé de Martin Bormann, on l'a déjà tellement vu ou signalé en tant d'endroits différents qu'on hésite toujours un peu à reprendre le sujet. Mais, je le répète, mon informateur était en l'occurrence un homme que je sais peu porté à parler au hasard.

C'est en partant de ces deux données, l'une venant de Buenos-Aires, l'autre de Londres, que j'ai mené l'enquête qui suit. Les conclusions auxquelles je suis arrivé ne m'ont pas été fournies toutes prêtes par un homme ou une organisation. Il m'a fallu mettre bout à bout des renseignements venus de plusieurs pays, les comparer, les recouper. Mais tout au long j'ai évité de me laisser entraîner dans les hypothèses personnelles. Je m'en suis strictement tenu aux informations reçues par moi de sources très diverses, mais toutes sérieuses, dignes de foi et dénuées de tout esprit de parti.

Ayant conversé, un jour, avec le chef de l'Italie fasciste, ayant fixé dans ma mémoire les traits de son visage, je m'appliquai par la suite à transporter sur le miroir le souvenir que j'avais de cette face que, déjà, les Italiens affirmèrent être historique. Tels ces fanions que l'art de la magie fait apparaître dans le cadre étroit d'une glace, je suscitais à mon gré un reflet de Mussolini qu'à mon gré je laisais partir. La voix du reflet ne saurait être entendue clairement : on ne la perçoit que par cet instrument de connaissance que Platon appelait la raison intuitive et qui, née par la philosophie moderne, rend encore des services aux poètes. C'est une voix de confiance intérieure, c'est comme un silence parlé ; si l'âme avait une voix, c'est celle-là qu'elle aurait.

Je suis donc allé soumettre le cas à l'un de ceux qui, en Angleterre, connaissent le mieux, par goût autant que par profession, tout ce qui se passe en Amérique latine.

— La présence, de Bormann en Argentine, m'a-t-il répondu, demeure à prouver. Mais elle constitue ce que j'appellerai une « possibilité probable » si l'on admet que l'homme n'est pas mort. Dans ce cas, selon la stricte logique, c'est là qu'il doit se trouver et, s'il n'y est déjà, tâcher d'arriver.

## Martin Bormann se cache-t-il en Argentine ?

ARRIVANT de Buenos-Aires récemment, un ami que je sais sérieux et digne de foi me dit : — Je ne sais trop ce que vaut la chose, mais là-bas, à la ville aussi bien que dans les campagnes, on parle beaucoup d'un homme réfugié dans une localité au pied des Andes et qui ne serait autre que Martin Bormann, l'ancien bras droit de Hitler. Il aurait débarqué avec des papiers d'identité d'une nation alliée, des papiers polonais, je crois, et aurait reçu la nationalité argentine.

Un exemple le plus frappant est celui de l'actuel chef d'état-major général de l'armée argentine von der Becke. Comme colonel il était, jusqu'en 1939, attaché militaire argentin à Berlin et il ne faisait à l'époque aucun mystère des relations cordiales qui le liaient à la fois au grand état-major de la Wehrmacht, où sa descendance d'une vieille famille d'officiers prussiens le faisait le bienvenu, et aux dirigeants du parti nazi dont il prêtait sans réserve les idées et le dynamisme. Je tiens même, de diplomates étrangers qui l'ont connu en poste à cette époque qu'à différentes reprises von der Becke servit de médiateur dans les querelles qui opposaient périodiquement généraux et chefs nazis.

plan de cinq ans, destiné à permettre la mainmise économique de l'Argentine sur le Sud-Amérique, le Catalan José Figueras, lui-même ami personnel de Franco, a fait appel au concours du fils de Ludwig Freud, gros brasseur d'affaires nazi qui, avec son compère Staudt, continue de son côté à jouer un rôle capital dans la finance argentine.

UNE REPUBLIQUE A L'ENNEIGNE DU SVASTIKA Les défenseurs de la politique du colonel Peron disent que, s'il a fait un si large appel aux Allemands, c'est parce que, sous la poussée des diplomates de l'école de Brecken, chargés à la Maison Blanche des affaires de l'Amérique latine, Washington a refusé à l'Argentine le concours des sociétés hitlériennes dont elle avait un besoin urgent.

Aujourd'hui von der Becke est, dans le domaine militaire, chef souverain de l'armée argentine. Ses adjoints s'appellent Tauber, Mittelbach, Perlino, ce dernier ancien directeur du Siemens Konzern. Le contrôle des finances argentines est pratiquement entre les mains de Heinrich Doegen, ex-directeur général de la Banque industrielle du Troisième Reich. Et pour veiller à l'application de son

Enfin dans la rouille s'agit le l'ex-marchand d'armes autrichien Fritz Mandl. Celui-ci, au moment de l'Anschluss, fut poursuivi par les nazis à cause du concours qu'il avait apporté au prince Stahrenberg et à ses Heimwehren. Ce fut à grand-peine qu'il s'échappa, en Italie d'abord, puis en Argentine. Mais depuis on s'est réconcilié, et de 1939 à l'écrasement du Troisième Reich Mandl fut l'intermédiaire officiel entre le gouvernement de Buenos-Aires et le groupe d'industries placé sous le contrôle de Hermann Goerring.

On peut prendre l'explication comme on veut. Une chose est certaine, en tout cas, c'est l'importance qu'ont dans le régime Peron un certain nombre d'Alle-

mande, les uns nés en Argentine, les autres plus ou moins fraîchement naturalisés, mais tous caractérisés par les gages qu'ils ont, à un moment ou à l'autre, donnés au nazisme.

Tous ces hommes opèrent au grand jour, à visage découvert. Les thèses argentine est que les uns, malgré leur fidélité à leur descendance allemande, sont nés sur le territoire de la République, dont ils sont de bons citoyens, et que

Je ne sais pas, je ne crois pas que des écrivains qui ont eu le bonheur de vivre dans un pays qui, comme la Suisse, la Suède, la Grande-Bretagne, les Amériques, n'ont pas subi l'occupation nazie, puissent se rendre compte de l'épreuve que leurs collègues des pays occupés ont eu à subir. Quand, par exemple, votre meilleur ami, celui qui avait combattu avec vous côte à côte pour le même idéal, l'idéal qui nous régit tous ici au Pen, tout à coup faiblissait, par peur ou pour toute autre raison, et qu'on le retrou-

— La présence, de Bormann en Argentine, m'a-t-il répondu, demeure à prouver. Mais elle constitue ce que j'appellerai une « possibilité probable » si l'on admet que l'homme n'est pas mort. Dans ce cas, selon la stricte logique, c'est là qu'il doit se trouver et, s'il n'y est déjà, tâcher d'arriver.

— La présence, de Bormann en Argentine, m'a-t-il répondu, demeure à prouver. Mais elle constitue ce que j'appellerai une « possibilité probable » si l'on admet que l'homme n'est pas mort. Dans ce cas, selon la stricte logique, c'est là qu'il doit se trouver et, s'il n'y est déjà, tâcher d'arriver.

pour veiller à l'application de son

J.-R. PECHERAT.



# TERRES BOIS ET PLAINES



**L**es Plessis vendent la Regoilière.

La nouvelle court à travers le bourg. Elle aigüle au passage les langues des commères. Elle réveille le hodoïa qui dort dans la sacristie. Elle s'envole au-dessus des femmes qui lavent au ruisseau et qui s'emparent de son morceau de choix. Elle attend finalement le berger qui dort près de son troupeau et lui parvient assourdi et feutré par les dos laineux des moutons. Pourtant, l'affaire inséparable Barthélémy qui donne ce soir plus tôt que de coutume le signal du retour.

Le village entier se résume à cette courte affiche jaune qui a bouleversé tout le monde ce matin et qui fait couler les larmes de Barbe Plessis depuis qu'on l'a placardée sur la porte. C'est de tout cela qu'elle pleure, c'est tout cela qui retentit sur ses nerfs à fleur de peau : l'habêtement du berger Barthélémy, les aigües criardes de la commère douzière, les coups de langue des lavesses, la pitié du curé, la curiosité de tous.

La fortune des Plessis était déjà ancienne. Elle remontait à un couple lointain de Plessis, aux prémons innocents à tout jamais. Quand on parlait d'eux, on disait « Ancêtre » et « Aïeule ». On en parlait avec respect, car c'étaient eux qui avaient bâti la première Regoilière et qui avaient reformé autour d'elle une mince couronne de champs, premier anneau d'une fortune qui allait devenir puissante. Lui avait dû être sourcilieux et dur. Elle fut tout douceur, et chez les Plessis on disait : « Bonne comme Aïeule ». Ils eurent trois enfants : le petit domaine fut pour l'aîné : Thomas-Ludgère. Cette génération-là fut besogneuse et obscure. Mais les Plessis s'enrichirent peu à peu ; ils portèrent désormais des prémons et, en premier lieu, celui de Thomas ; ils eurent un banc à l'église, un caveau au cimetière, une maison plus grande et chaque génération sut ajouter au domaine son lot de

fermes, de bonnes terres riches, de prés et de bois. L'arbre gonflé de sève, s'enflait, orgueilleux, autour de son cœur secret : l'amour de tous les Plessis pour la terre. La chance les favorisait. A chaque génération, l'aîné seul reprenait la Regoilière. Le notaire s'arrangeait on trichait bien un peu et la Providence faisait le reste. Autour du fils aîné, maîtresse branche de la famille qui ne lui fit jamais défaut, on trouvait sans manquer des filles dévouées et prêtes au sacrifice, ou bien des vocations religieuses. Il y eut un Plessis moine à la Trappe, un autre fut tué à la guerre de 70. Bref tout s'arrangeait au mieux.

De l'humble malconnetie d'Aïeule, on avait fait une immense cuisine, au carrelage très gai, jaune et noir ; cœur tiède et tence de la maison. Chaque génération y apportait quelque chose : de lourds bahuts bien cirés, la huche, des cuivres, des étains, de vieilles porcelaines. C'était la bassinoire de Thomas-Basile ou la tasse de sa sœur Ambroisine. C'était le fauteuil de Thomas-Syvestre dont se servait toujours le maître et la petite lampe d'Aïeule — le diablet « lusotte » — qu'on allumait chaque fois qu'un Plessis mourait.

Le dernier Plessis avait repris l'ancien nom de Thomas-Ludgère. Il avait eu quatre enfants auxquels il avait donné des prémons sérieux et terribles : Thomas-Magloire, Barbe, Félicité et Fortuné. Pendant son « règne », la ferme avait continué à s'accroître et le domaine avait prospéré. Thomas-Ludgère perdit sa femme juste au moment où Barbe pouvait reprendre sa place. Sa fille, célibataire, s'accrocha de toute son âme au domaine qui lui tint lieu de tout. Félicité entra au couvent. Heurté, les deux frères. Or Thomas-Ludgère ne remarquait pas que les sourdes de Fortuné se froppaient doucement quand les valets ou les étrangers saluaient son frère avec le respect involontaire que leur inspirait sa condition d'héritier des biens des Plessis. Le

père aimait à faire briller son fils, Barbe favorisait son frère aîné, Félicité avait de son couvent qu'elle prêtait pour le bonheur de Thomas-Magloire.

Fortuné, à épier toutes ces nuances, finit par exacerber sa sensibilité au point que mille choses de plus banales lui devinrent intolérables. Pourquoi il ne savait pas trop comment s'y prendre pour assouvir sa haine. Il manqua d'imagination et puis vraiment il conservait encore, très intense dans son cœur, l'amour de la terre et celui de sa famille : il ne pouvait s'empêcher d'admirer Magloire. Le hasard allait lui fournir un nouveau ferment de haine et de rage de frapper juste, où que ce soit, un frère abhorré. Fortuné s'éprit d'une jeune voisine et, un beau soir de moisson, il se libéra par de secrètes fiançailles. Fortuné se songea plus à la vengeance. Or il se trouva que les terres que la jeune fille apportait en dot s'élevaient à merveille dans le domaine des Plessis. Les parents se mirent promptement d'accord et, à l'automne, on annonça dans le pays que Thomas-Magloire allait épouser Clémence Pigeon, de la Brohinière. On ne pouvait vraiment rêver, meilleur mariage. Au fond, Clémence préférait être la femme de l'héritier.

Fortuné pusa dans la sombre douleur qui l'accablait le courage de la distordre pour mieux servir ses projets de vengeance. Une fois encore, le hasard éclaira sa route ; la jeune, maîtresse mit au monde un enfant mort ; elle-même faillit passer de vie à trépas et Fortuné épia toute une soirée la scène que son frère fit à la malheureuse pour quelle fasse, et tout de suite, un testament en sa faveur à lui, Thomas-Magloire Plessis. La vengeance était claire : Magloire aimait cent fois mieux son domaine que sa femme et même que les enfants à venir. C'est là qu'il fallait frapper et, pour la première fois, Fortuné lâcha ses pensées sacrilèges s'attaquant à la Regoilière. C'est alors que Barbe commença à se méfier. Elle pressentait que le père mort, le partage des biens n'était pas tout seul et, à la suite d'une quelconque atteinte contre la Regoilière, la vieille fille sentit son sang geler de frayeur. Elle craignait de perdre son unique raison de vivre.

Un arriva ce qui devait arriver. Un soir de foire qu'il avait promis, Thomas-Ludgère se noya en voulant traverser le gué qui ramène directement à sa ferme. Il mourut instant — et il avait de cela six mois — et les malheurs commencèrent ; demain, on vendrait la Regoilière.

Le cercueil de son père à peine déposé dans le caveau de famille et la fameuse « lusotte » d'Aïeule — grésillant encore au chevet du lit vide, Magloire avait parlé en maître, agi en maître et Barbe avait remis à Clémence le trousseau de clés qui pendait à sa ceinture.

Fortuné restait silencieux. Il travaillait comme à l'ordinaire. Il attendait son heure. Un mois après la mort du père, le notaire vint à la Regoilière, persuadé qu'en un quart d'heure la famille en plein accord aurait signé tous les papiers nécessaires et que, légalement, Magloire serait le maître du domaine.

Quand il parut, Fortuné dit tranquillement qu'il n'ignorait rien. Magloire se mit à rire, croyant à une plaisanterie. Son frère, alors, gardant la même ton calme, lui lança au visage sa manœuvre et ses dix ans de dissimulation. Ceci en des termes tels que l'aîné comprit immédiatement qu'il y avait peu de chose à faire et que la Regoilière allait lui échapper.

La porte refermée sur le notaire, les Plessis restèrent seuls avec leurs passions, seuls et prêts à tout. L'aîné s'assit et dit seulement : « Caouons ». Magloire essaya de prendre Fortuné par l'intérêt. Il offrit de l'argent, de beaux billets tout neufs qu'il alla chercher sous une pile de linges. Il lâcha entendre que si son cadet désirait une ferme dans la région, ce serait facile de l'acheter. Les Groues peut-être... et Magloire rêva un instant au donjon robuste, battu par les vents à l'année entière et par les bûes houleuses au temps de la moisson... Fortuné ne disait mot. Magloire tira du fond d'un vieux coffre des louis dorés qu'il fit briller au soleil... Fortuné restait muet. L'aîné offrit alors le morcellement des terres. Fortuné s'obstinait dans son silence. Il prenait une joie cruelle à contempler son frère, les époules

roudes de chagrin, des gouttes de sueur coulant le long de ses joues comme des larmes. Toute bonne boue, n'ayant plus de concession à faire, Magloire se redressa soudain et se jura de ne plus rien offrir.

Plus tard, Barbe tenta de faire plier le rebelle. Elle voulut l'apitoyer sur son sort. Que ferait-elle loin de sa maison ? Fortuné prit le parti de rire. Clémence essaya de faire vibrer la corde de leur ancien amour. Elle prétendit — après dix ans — y avoir toujours cru et avoir souffert en silence. Fortuné se contenta de lui dire : « Trop tard ! » On allait donc vendre la Regoilière et tous, depuis Barbe, prosternés dans ses prières, jusqu'au berger Barthélémy, attendaient anxieux, que Fortuné cédât au dernier moment. Les trois aînés s'étaient mis d'accord ; jusqu'à un million, ils pourraient racheter le domaine. Félicité écrivit de son couvent qu'elle passerait la nuit en prières.

Le soleil fua, galement à travers les vitraux de l'étude et amalla de tâches multicolores le buvard rose tout neuf, les dossiers qui sentent l'encre fraîche et les mains tremblantes du notaire. Le pauvre homme a peur de bouillir tant il est ému. Le premier clerc, lui, est très excité. Il est « pour Fortuné », ce qui satisfait chez lui de vagues instincts révolutionnaires. Les acheteurs éventuels sont déjà là : trois ou quatre paysans espérant quelque bonne affaire possible, mais qui ne tiendront pas. Deux Parisiens, un gros boucher enrichi qui veut des terres et un employé chlorotique qui a fait un héritage. Là est l'ennemi.

A l'heure dite, les Plessis entrent : Magloire en tête, puis Clémence, alourdi par ses longs voiles de deuil. Hier, elle a extorqué deux cent mille francs à son père. Elle songe à ses enfants, à la buanderie où il était si agréable de laver, au gros chat dodu qui refusait sans doute de quitter la ferme... Barbe a les mêmes voiles de deuil que sa belle-sœur et ses souliers neufs craquent. Elle a tant ruminé cette histoire que maintenant elle a l'esprit vide comme la pile d'une brioche bien levée qu'on tourne un peu trop et qui se dégonfle brusquement. Enfin vient Fortuné. La haine a vieilli le cadet des Plessis, il est jaune et voilé, ses mains tremblent et il a le souffle court. Il inspire presque la pitié, il a bandé toutes ses forces pour cette dernière lutte. L'argent, peu lui chaut, il jettera le tout dans la rivière et ira crever ailleurs. Mais sa vengeance... Il se tourne vers son frère et tous comprennent qu'il n'a attendu que d'être là pour ouvrir la dispute. Le notaire élève ses mains potelées : « Messieurs, messieurs... »

Et tout de suite il commence à lire ses dossiers en s'annonçant. Le jargon compliqué engourdi peu à peu les esprits qu'il apaise. On en arrive vite au cœur de l'affaire et le notaire s'arrête. Il a tort, il le sait, car cela prouve à chacun de se rassurer, mais il n'y peut rien. Certains mots lui restent dans la gorge. Quand enfin il se décide, c'est au milieu d'un lourd silence chargé de menaces qu'il met, en vente la Regoilière, son passé, ses larmes et ses joies.

Fortuné se redresse : « Nous y voilà. C'est pas trop tôt. L'avais-je pas acheté le notaire pour qu'il trahisse ? »

Magloire répond : « J'ai pas un Judas comme toi, Fichette ! Il ne vendra que pour s'agrandir et avec honneur... »

« J'm'abaisse donc, à ton avis. Eh ben, tant mieux, nos serons deux au plus creux. Et tu tomberas de plus haut que moi... » Les deux femmes interviennent. La vente reprend. Très vite, les paysans abandonnent. Il va falloir du cran et des gros sous pour tenir l'affaire. Fortuné sait que sous un prétexte-nom ses cohéritiers peuvent aller jusqu'à un million. Quand on attend cette somme, Fortuné commence à rire sans pouvoir s'arrêter.

« T'es perdu, t'es perdu. Mais il lève les yeux sur Clémence et lit un secret triomphe dans les prunelles sombres de sa belle-sœur. Il sent la crainte descendre comme un fil froid le long de son dos et il pense : « Le père Pigeon a lâché ses gros sous, mais combien ?... L'anxiété criait, ses traits... »

Les enchères montent mollement, le gros boucher s'assoiffie le premier. Il voulait placer son argent en terres, mais pas à ce

prix... Et puis ses héritiers qui se haïssent, c'est malsain. Il remet son chapeau et se carre dans son fauteuil. Les trois Plessis reprennent courage. Fortuné respire mal et Barbe doit l'aider à défaire son col. L'employé tient bon ; s'il veut des terres, c'est pour se venger de la société. Il ajoute cinquante mille francs à la dernière enchère. On touche presque aux limites des Plessis. Fortuné s'épuise à leur leurs réactions. À lire dans leurs yeux la défaite ou le triomphe. Le notaire monte prudemment. L'employé, décidé à en finir, crie : « Un million cent soixante-quinze mille francs... »

Le notaire attend un peu. Il dit enfin : « Un million deux cent mille francs... » Le silence retombe et Fortuné voit que les trois Plessis, les yeux creusés par la même peur, attendent à bout de souffle la surenchère de l'employé. Il tient sa vengeance !... Sûrement cet imbécile va surenchérir — une minute passe... ou bien le gros boucher... Fortuné veut crier, lancer à la tête de tous les assaillants les injures qu'il remâche depuis une heure... Il ne peut. La congection monte à son cerveau et balait en un clin d'œil sa haine, ses espoirs et ses craintes. Il roule terrassé aux pieds du premier clerc dont il ébranle le papirier. L'encrier se renverse, sur lui et vient moucheter de noir sa figure rouge où l'émplégle s'incruste terrible... Il y a un moment de stupor. Puis Clémence, cria : « Le docteur, vite... »

C'est le gros boucher qui relève Fortuné et l'allonge sur une banquette où il commence à râler. Magloire et sa sœur semblent paralysés de terreur. Le notaire reforme rapidement ses dossiers de peur que l'employé ne surenchérisse. Celui-ci siffle avec humeur entre ses dents jaunâtres qu'on ne le reprendra plus à faire des affaires avec des cuis terreux et il disparaît à tout jamais.

ON transporta Fortuné chez lui. Il râlait pendant deux heures sans reprendre conscience, puis mourut vers le soir, à l'heure où le berger ramenait ses moutons, dans le flot houleux et odorant passé devant la Regoilière, saurée désormais.

Barbe vella son frère à la leur vaillance de la « lusotte » d'Aïeule. Elle reprit son chapellet. Elle prit pour le repos de l'âme du malheureux Fortuné, mort en pleine colère et lourd de péchés. Au petit jour, attendant chanter les coqs et sûre désormais de les entendre sa vie durant, elle ne craignit pas de relâcher la reconnaissance à ses prières. Notre-Dame des Champs bénissait l'amour de la terre. Elle était dure à ceux qui péchaient contre elle. Pourtant, elle serait méridionale à Fortuné, breble égaré, peut-être, mais qui restait un Plessis tout de même. Ainsi songait Barbe. Comme tout était simple désormais !... merci, mon Dieu...

Le village entier pensait comme elle. Magloire était un bon maître. Cet employé de Paris eût tout glané. Le curé pensa que la pénitence était dure, mais la faute grave et, à bien regarder, le dénouement heureux.

Magloire dormit six heures d'affilée. Il se réveilla au petit jour. Il regarda avec respect Clémence, endormie près de lui, qui avait pesé du poids de ses deux cent mille francs dans la balance du destin. Il alla dans la pièce voisine jeter l'eau bénite sur le corps de son frère. Il embrassa Barbe, ramina la flamme de la « lusotte » d'Aïeule, puis il ouvrit les volets de la grande salle et, respirant à pleins poumons, il regarda le soleil se lever sur ses terres.

F. HERVIEUX

## Le point de vue de Vercors sur le Pen Club allemand

SUITE DE LA PREMIERE PAGE. que, dans son admirable discours, nous répétions que nous portions sur nos épaules la plus lourde des responsabilités : celle de redresser dans l'esprit des peuples les grandes notions une à une détruites par l'esprit de conquête et de domination, les grandes notions de justice, de liberté, de respect de l'homme. Mais comment s'acquiescer d'une tâche aussi grande sans être animés d'une foi à la mesure de cette tâche et sans se sentir en confiance totale avec tous les autres membres du Pen ? Cette confiance, comment pourrions-nous l'avoir si nous pouvions craindre, fût-ce dans la moindre mesure, que l'un de nos amis, par exemple réchappé des camps de la mort et de la mort, se trouve un beau jour à la même table que son bourreau ? Puisque nous savons, hélas ! que même dans ces camps il s'est trouvé des Allemands enfermés pour leur ancien idéal, et qui en avaient perdu assez le souvenir pour se transformer à leur tour en esclaves et en tortionnaires ?

Pourquoi ce geste de tendre la main de nouveau aujourd'hui, comme nous l'avons tendu autrefois, nous le ferons. Mais nous ne devons le faire qu'avec la prudence la plus minutieuse. Cette prudence doit s'inscrire dans la satisfaction de certaines garanties, sans lesquelles nous nous exposerions, une fois encore, à de terribles déceptions.

Certes il est évident que la section Pen des écrivains allemands exilés n'a plus de raison d'être : rien ne retient plus ceux-ci hors de leur pays (à moins leur propre volonté). J'oserai dire qu'on contraindre le devoir leur dicte de revenir dans leur nation malheureuse, pour y répandre une parole qui a si longtemps et si dramatiquement manqué à son peuple allemand. Que, par conséquent, la section Pen des écrivains allemands exilés doit redevenir simplement la section allemande des Pen Clubs, je pense pas que cela puisse être discuté sans nous contredire nous-mêmes ni que cette section doive s'ouvrir à tous les écrivains allemands dignes de poser au bas de notre charte une signature dont nous serons sûrs qu'ils y feront honneur en toutes circonstances.

En toutes circonstances...

C'est là que la difficulté commence, avec l'amertume et la défiance. Car quels sont les écrivains allemands qui, pendant ces gigantesques tueries, ont écrié la voix sur le sol allemand contre les crimes nazis ? Nous avons vainement tenté de les entendre, même tout à la fin, même lorsque le nazisme s'est effondré, et même hélas ! depuis. Ce silence nous tourmente et nous alarme. Ainsi, ces signatures dont nous voulons être sûrs qu'elles seraient honorées dans des conjonctures analogues, nous les trouverons certes d'abord parmi les écrivains qui ont préféré l'exil à la soumission. D'autres ne seraient pas moins sûrs sans doute : celles de ceux qui auraient, à cette conjoncture, préféré la prison ou le bagne, thora les malheureux qui y seraient perdus leur qualité d'hommes). De ceux encore qui, chassés par Hitler en 1933 du Pen Club allemand, auraient eu, dans les terribles années qui ont suivi, garder leur dignité et refuser leur inscription à la guilde des écrivains allemands, de triste mémoire. Mais, au delà, nous ne pourrions aller, sans des assurances formelles sur l'attitude des candidats pendant la domination nazie. Ces assurances, c'est la commission exécutive du Pen international qui devra en être saisie, ou tout au moins une commission désignée par elle. Chaque nouveau membre de la section allemande devra, jusqu'à nouvel ordre, jusqu'à ce que l'Allemagne nouvelle nous permette enfin de nous décharger de l'étouffant fardeau de notre méfiance, chaque nouveau membre devra avoir été agréé par la commission exécutive et sous la responsabilité de celle-ci.

La délégation française ne pourrait que s'opposer à toute reconstitution d'une section allemande des Pen Clubs, qui ne répondrait pas à ce minimum de garanties essentielles, ou à toute conformation de la commission de contrôle qui ne lui assurerait pas cette garantie. C'est pourquoi la délégation française demande que soit maintenue la décision prise précédemment par le comité exécutif, selon laquelle la reconstitution d'un nouveau Pen allemand doit suivre, et non précéder, la nomination d'une commission de contrôle dont la constitution reste à déterminer.

## Martin Bormann SE CACHE-T-IL EN ARGENTINE ?

SUITE DE LA PREMIERE PAGE. les autres y sont installés depuis plus ou moins longtemps, qu'ils ne figurent pas sur la liste des criminels de guerre et qu'enfin, quelle que soit l'importance des postes qu'ils occupent, ils ne sont pas assez nombreux pour risquer d'imposer l'idéologie nazie à la population, qui y est formellement opposée.

De reste, pour prouver sa bonne volonté, le gouvernement du colonel Peron ne refuse pas de livrer aux Alliés un certain nombre d'Allemands identifiés comme nazis récemment arrivés dans le pays. Quinze individus de cette catégorie ont été, récemment encore, refoulés en Angleterre d'où on les a réexpédiés sur Brême pour être jugés par un tribunal de dénazification.

En apparence, donc tout est pour le mieux en Argentine et se sert, parce qu'elle en a un besoin urgent,

d'un certain nombre de techniciens allemands ou d'origine allemande, mais elle livre aux Alliés les réfugiés nazis qui, sous la direction des techniciens en question, pourraient être tentés de constituer des cellules de choc. Les chefs éventuels de ce mouvement étant ainsi privés de troupes, cela craint d'eux mêmes et, dans le fond de leur cœur, ils restent fidèles à l'hitlérisme ?

Le raisonnement est bien construit, les apparences sauves. Mais ce n'est que des apparences. Car c'est là qu'on retrouve le « mystère Bormann » et ce qu'il dissimule : la constitution en territoire argentin, avec ou sans le concours de l'ancien lieutenant de Hitler, d'une armée secrète impossible à détecter grâce au système mis sur pied avant sa mort par Himmler et qui est destinée à créer, le moment venu, le quatrième Reich néo-nazi.

J.-R. P.

# Les écrivains de Barbizon

Le joli hameau de Barbizon, adossé à la forêt de Fontainebleau, est célèbre auprès des artistes des deux mondes. Les peintres de Barbizon, l'école de Barbizon ont suscité combien d'échos, combien d'articles et de volumes ! Qui n'a entendu parler des lieux où Millet peignit l'Angéles, où Ziem resuscita Venise ?

Mais les écrivains de Barbizon méritent, eux aussi, une chronique.

De tout temps, les peintres ont eu honte de Paris leurs terres d'adoption, et ils se sont enivrés de nature sous l'œil de Dieu. Les hommes de lettres beaucoup moins, sauf dans les banlieues des grandes villes, leur dur métier les obligeant à garder un tenace contact avec le monde des éditeurs, des théâtres et des journaux.

Mais, aujourd'hui, les écrivains, à leur tour, ont adopté Barbizon, pour y vivre, y rêver, y créer. La forêt a toujours exercé son attrait sur les poètes. Or la plus belle forêt de France est à quelques lieues de Paris. C'est Barbizon qui en détient les accès les plus agréables. Ne nous étonnons donc pas si ce village occupe dans les lettres une place... qu'il souligne peu d'ailleurs dans son désir d'être négligé des profanes qui font fuir les muses.

## LES GONCOURT AUX CHAMPS

Je connaissais Barbizon depuis toujours, comme tout le monde. Je crois bien que c'est André Billy qui me convertit à y passer autre chose que des week-ends. Il y a plus de vingt ans de cela. Déjà André Rouveyre y possédait cette boutique dont sont sortis, ces derniers lustres, plus de livres encore que de dessins ; Dorcielles y installait sa tente pour les interminables vacances qui semblaient constituer l'essentiel de cette vie de gros travailleur ; Carco... C'est ici que Carco allait passer de l'été au printemps. Quand il y revient, c'est pour y respirer la mélancolie d'un souvenir.

Déjà sont venus sous ma plume les noms de trois des Goncourt. De fait, il est un cadre champêtre où se plaisent nos amis auteurs qu'en leur cher Drouant, c'est celui-ci où, plus d'une fois, les uns surpris discutant, avant les scrutins officiels, tout en dégustant le « blanc de blanc », sous les tonnelles des Bas-Breux. Le « citoyen de Saint-Germain des Prés », Léon Laguerre, me confiait naguère que Barbizon était le seul havre qu'il ait vu, un temps, infidèle pour deux mois aux Deux-Magots. C'est en venant écrire la *Les Gentilshommes de Celliers* qu'Arnoux rencontra peut-être le cœur des Dix et leur climat.

## L'INCURSION DU SPORT

Mais se figure-t-on que certain été, les écrivains sportifs entreprirent de venir chambouler ce délicat asile des poètes ? Un amateur que le sale fut incité à mettre sur pied un tournoi d'auteurs tennismen — qui vit finalement la victoire de Jean de Lérys sur Paul Vialar — et un autre de badminton écrivains (le « panier » suspendu à de basses branches) où tant pleuré depuis — Jean Prévoist, et quelques démons de notre époque infligèrent à l'équipe des « peintres » (Georg, Lotman, Desnoyers, Yves Aix, etc.) leur plus grande défaite depuis le refus de l'Olympia de Manet.

Et ce même automobile dont chaque étape était marquée par la découverte de rimes à organiser en quatrains ! René Jouget, il m'en souvient, de rechercher sur l'exigence en fournissant des acrostiches. La voiture Léo Ferrère-Tristan Bernard-Henry Decein l'emporta. On s'amusa bien.

## LE SOUVENIR DE JEAN GIRAUDOUX

Confirmerai-je ce dont vous doutez ? A savoir qu'on chercherait en vain une unité d'inspiration dans toute cette production éclosée non loin de la Route de la Santé à Guy de Chéval vint de s'enfermer quatre semaines à l'hôtel Bellevue pour y écrire son étonnant *Farschité* en Indochine. En 1943, c'est là que Roger Ferdinand écrivit ses *J-3* qui font le tour de la planète. Et André Obey, autrefois, son *Trompeur de Séville*.

X. Giraudoux.

Et l'élection des statues aux rues et places barbiçoises n'était en principe peu goûtée par une sage édilité, l'un des premiers villages de marbre devant lesquels viendraient rêver les générations de jeunes filles, serait celui du délicieux maître de *Suzanne et le Pacifique* qui a trouvé pour parler d'elle, tout au long

de son œuvre unique, ces accents de pudeur poétique et d'humour nuancé et tendre quasi oubliés depuis Shakespeare.

C'est chez son ami Lestringues, l'enfant terrible du cinéma, que Giraudoux avait pris coutume de fréquenter la contrée. Ah ! les jolies après-midi de bridge et de parolotes fantaisistes dans le jardin où batifolait l'enfance joyeuse de la maison, tandis que Gérard — celui des disques — se battait à coups d'anecdotes contre Paul Iribia déclinant !

C'est chez Lestringues également que Jean Giraudoux, à la veille de sa mort, souffrant d'une mystérieuse « diminution de globules rouges », se réfugia avec son chien. Il s'éloignait dans la forêt pour de trop courtes promenades ou chaque pas — comme aux environs du Luxembourg — faisait lever dans sa cervelle aux facettes sans pareilles les rapprochements les plus étranges, les plus profonds.

C'est de Barbizon qu'il me donna son dernier coup de téléphone, me parlant de *La Fille de Chaillet*, qu'il aimait moins que ne fit Jouve, André Billy recueillit les dernières paroles de notre Ariès la veille du jour où celui-ci devait s'affaîsser dans le métro.

## NAISSANCE D'UNE LEGENDE

André Billy ! Comment ne pas refermer sur toi cette chronique ! Cher André ! Rien d'attachant comme d'assister à la naissance d'une de ces légendes qui meublent la petite histoire des lettres. L'auteur de *Diderot*, de *Balaie*, de vingt romans et de deux mille articles, de la critique, l'essayiste, l'auteur de *Le 6 et le 3* qui est l'un des plus fines études de psychologie de l'adolescence, cet irrédicible non-conformiste devenu académicien, le pionnier de l'œuvre devenue l'une des colonnes du *Figaro*, à toutes chances de garder son nom, sa rue, sa plaque et son halo alors que les beaux arbres qu'il aime arborer peut-être à leur tour. Tout, son œuvre, à la regarder de près, roule autour de sa forêt. Président de la société des amis de ladite forêt, maire s'il l'eût désiré, ne tient-il pas, dans sa maison « La Chevette », une cour d'amitié et d'esprit qui m'a fait parfois penser au cénacle de Perney ?

N'y voit-on — ou n'y voyait-on pas — débarquer soudain, par la grâce de quelque ami à voiture, hier Valéry ou Thibaudet, aujourd'hui Colette ou Fargue, que Mme André Billy retient à dîner... et elle le peut ! De jeunes poètes, des « magiciens », des éditeurs, un médecin, ou de simples enfants du pays, ou encore des amis des livres, des bêtes de la forêt s'y attendent. Là s'échouent des heures bénies, des heures françaises incomparables que se rappelleront peut-être une brève d'attendrissamment aux yeux, les survivants — s'il en est — des jeux atomiques de demain.

Marcel BERGER.

# Madame Jules Romains

LORSQUE je demande à Mme Jules Romains si elle veut bien m'accorder une interview, elle sourit :

— Comment ! On s'intéresse aux femmes des écrivains ? Cela est nouveau et exceptionnel. Loin de moi l'idée de m'en plaindre cependant, encore qu'il soit normal que la compagne d'un homme connu reste dans son ombre. A vrai dire, au cours de nos voyages, j'ai été quelquefois interviewée, moi aussi. Mon plus grand étonnement a été de constater que mes interlocuteurs me demandaient tous si j'écrivais moi-même. Lorsque je m'ingéniais à les détromper, ils prenaient tellement l'air de quelqu'un à qui on cache quelque chose, et d'en savoir plus long que moi à ce sujet, que je me sentais très mal à l'aise. Dieu sait pourtant que l'idée d'écrire m'a toujours été étrangère !

Quelques jours plus tard, Mme Jules Romains me reçut chez elle, dans une charmante robe d'intérieur bleue et blanche. Après des années de voyages aux Etats-Unis, au Mexique, et dans bien d'autres pays d'Amérique, elle a l'air délassée, souriante de la femme qui savoure enfin le plaisir d'avoir retrouvé son foyer. Il n'y a qu'à voir l'ordre harmonieux qui règne dans son appartement, apprécier la fraîcheur des grandes pièces derrière les persiennes tirées — il fait à l'extérieur une chaleur torride — pour comprendre qu'elle est une maîtresse de maison qui pense à tout, veille à tout.

Mme Jules Romains consacre le matin deux heures à sa maison et met dans les rouges l'indispensable goutte d'huile. Le reste de la journée, elle est la secrétaire de son mari. L'admiration qu'elle puisse suffire à une aussi écrasante besogne.

— J'aime travailler, me dit-elle, si je n'ai pas ce travail-là, j'en trouverais un autre. Je ne comprends pas qu'une femme puisse demeurer oisive ; une vie consacrée uniquement aux mondaines serait loin de m'être agréable.

Nous traversons un grand salon où des chaises fleuries de roses jettent une note éclatante, trop éclatante à son gré ; elle soulignerait déjà les voir un peu passés. Et nous pénétrons dans un petit bureau où la machine à écrire, un pupitre sur lequel est posé un manuscrit prouvent que j'ai surpris en plein travail la femme du grand écrivain.

Car Mme Jules Romains est loin de faire exception à la règle : les hommes de lettres français n'ont pas de collaboratrices plus dévouées, plus assidues que celles à qui ils ont donné leur nom. J'ai plaisir à signaler ce fait, à le souligner. La femme française est toujours, dans toute l'occupation du mot, la compagne de son mari ; elle partage ses travaux et mérite d'être, avec lui, à l'honneur.



J'apprends par Mme Jules Romains que l'auteur des *Hommes de bonne volonté* écrit tous ses ouvrages à la main, qu'il ne dit jamais et n'a jamais pu s'habituer à la machine à écrire. Depuis des années, en voyage, à l'hôtel, dans le train, à bord, il a travaillé dans des conditions d'extraordinaire inconfort, et il s'est accommodé de tout. On peut penser que, dans la mesure du possible, Mme Jules Romains a arrondi les angles autour de lui et lui a évité au maximum les tracasseries journalières.

— C'est le rôle de la femme d'un écrivain, me dit-elle. Il y a des événements graves, des préoccupations impérieuses qui pèsent sur tous, aujourd'hui, pour que, nous autres femmes, nous nous efforcions d'empêcher les menus soucis quotidiens d'atteindre un homme qui a besoin de toute sa présence d'esprit.

— En somme, selon vous, la véritable *Egérie* est celle qui suit le maître ?

— Et créer le silence autour d'elle. Je dois avouer que je ne suis pas toujours à la hauteur de ces obligations... Par exemple, toutes les communications téléphoniques passent par moi. Lors-

que vous entendrez, au bout du fil : « Ici la secrétaire de M. Jules Romains... » vous saurez que c'est moi. En principe, je ne dois jamais le déranger lorsqu'il travaille, mais lorsque quelqu'un demande très gentiment à lui parler et insiste beaucoup, je me laisse faire...

Précisément, l'indiacret apparaît se met à sonner, et tout en souriant d'un air à la fois malicieux et un peu confus, Mme Jules Romains répond : elle déclare d'abord ne pas pouvoir passer la communication à l'écrivain ; puis elle finit par trapper à la porte de la pièce voisine et par lui demander s'il veut bien tout de même répondre...

Mme Jules Romains revient vers moi :

— Vous voyez, me dit-elle, je ne suis pas un bien dangereux caractère... Heureusement, mon mari pense comme moi que les conditions n'existent que pour être parfois transgressées.

L'appartement que Jules Romains habitait avant la guerre, au Faubourg-Saint-Honoré, a été entièrement pillé par les Allemands ; il n'a pas retrouvé, en rentrant à Paris, un seul de ses

livres. C'est ce que l'écrivain et sa femme regrettent le plus.

Dans leur nouvel appartement, rue de Solferino, ils reconstituent leur bibliothèque ; d'ailleurs, Jules Romains, doué d'une mémoire de normalien, ce qui n'est pas peu dire, n'a pas besoin de compiler de nombreux ouvrages avant d'aborder la rédaction d'un de ces livres où il exprime la vie elle-même.

Tandis que Mme Jules Romains me parle, je me plais à la regarder : elle a un visage allongé, d'un teint blanc mat, aux traits réguliers, qu'encadre une très soignée et très belle coiffure amassant sur la nuque des cheveux abondants extrêmement noirs.

Je songe qu'il s'agit d'elle un des charmes les plus précieux non seulement à la femme d'un écrivain, mais à toutes les femmes : une douceur active et reposante, une tranquille gaieté de cœur et d'esprit.

Marcelle AUCLAIR.

## Bibliographie UN DESCENDANT DE MONTAIGNE chez les Esquimaux

En juillet 1938, Gaston de Pontica, gentilhomme français qui compte parmi ses ancêtres Michel de Montaigne, réalise un projet dont il rêve depuis longtemps. Il s'embarque avec le père Oblat, l'évêque de la région, vers le pays des Esquimaux canadiens. Ils débarquent à Coppermine, dernier bastion de la civilisation ; puis Pontica gagne le poste isolé de King William Land, à bord d'un schooner esquimau. Vingt-cinq hommes — des Indigènes — vivent sur cette île de 10 miles carrés, battue par le bizzard.

Voici Tutik, le premier Esquimau... Prise de contact difficile. Pour la première fois de sa vie, je ne trouve en face d'un être humain que des déconforts. Il ne dit rien. Aucun courant ne passe entre lui et moi.

Le camp de Tutik consiste en trois misérables tentes, disposées le long d'une trique sautoise. Sous ces tentes, en plus de l'évêque, l'odeur est étouffante. Gaston de Pontica y est occupé, comme le veut la coutume. En remerciement, on le dépose de ses provisions. Cela avait été la routine.

En octobre, le mer gèle ; le combat entre l'eau et le froid dure cinq jours, terrifié. C'est une lutte de géants, dont l'un s'écroule, tandis que l'autre, progressivement, s'étouffe et ressasse autour de lui son étreinte. Le combat cesse brutalement et le grand froid du pôle s'abat sur l'île de King William Land. Le voyageur s'engage alors, avec deux Indigènes, sur les étendues glacées. Le paysage le surprend : « La plus étrange de tout, dans ce voyage, est l'absence de couleurs. Le monde du Nord, quand il n'est pas brun, est gris. Le soleil, je le découvre, n'est pas blanc. » Pas d'horizon, jamais. La terre et le ciel d'une même matière.

On arrive enfin devant quelques igloos. Nouvel étonnement : « Tout est gris, seule la jonction entre blocs de neige offre un trait blanc. L'odeur est épouvantable. A la vague lueur d'une lampe à huile de phoque, des choses informes, hommes et femmes se meuvent obscurément. »

Pontica même aint pendant quinze mois la vie des Esquimaux et, peu à peu, s'accoutume à leurs manières. Le froid est rude : —30° et ses mains gèlent. Il chasse, il pêche avec la tulle. Il apprend la langue des Indigènes. Il a des visions bouleversantes. Celle-ci, par exemple : « Trois hommes ont apporté peut-être cinquante livres de viande et ils les dévorent avec des grognements de bêtes qui ne veulent pas se laisser approcher. »

D'autres coutumes des Esquimaux sont plus plaisantes : « Demander à un Esquimau de vous prêter sa femme est chose si naturelle qu'on posera très bien la question dans l'igloo, devant dix personnes et le mari vous répondra oui ou non avec une parfaite dévouement. »

Son retour, après soixante jours dans la brume et la tempête sur l'océan Glacial, provoque un enthousiasme délirant aux Etats-Unis. C'est déjà la guerre... Son livre, qui paraît six mois plus tard, chez Hitchcock, en anglais, connaît le plus grand triomphe : 400.000 exemplaires, en douze langues, en quelques mois.

« Katioua », traduit par l'auteur lui-même, paraît enfin maintenant, en français, chez Stock.

Après ce voyage épique, vral retour comme il le dit lui-même, à l'âge de quatre-vingt ans à l'âge de glace, Gaston de Pontica n'a plus qu'un désir : retrouver sa gentilhommerie du Loiret et y vivre, à l'aise, des souvenirs des pays lointains.

— « Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village, fumer le cheminée... »

# Silhouette Audiberti

LE théâtre va-t-il donner à Audiberti la notoriété qu'il mérite ?

Après Quot-Quot, joué l'an dernier chez Agnès Capri, voici que Georges Vitaly nous présente *Le Mal court* dans le minuscule théâtre de Poche dont les derniers spectacles ont été fort appréciés. Les Américains, de plus, s'intéressent, paraît-il, à l'œuvre théâtrale d'Audiberti. New-York verra-t-il *Le Mal court* comme il a vu *Huis clos* et son auteur va-t-il entrer dans le cycle des gens à la mode ?

## Un fidèle du Flors

Depuis de longues années, Audiberti est un fidèle habitant de Saint-Germain-des-Prés. On peut le voir à la terrasse du Flors parmi des jeunes filles en pantalon, aux cheveux raides et « range sur le front. Il les aime beaucoup et dit en riant « qu'une jeune fille et un poète forment un couple très équilibré ». On le rencontre également aux Deux-Magots, car il écrit la plupart de ses romans sur des quaiers de

café. En hiver, il porte un pardessus de sport et un feutre qu'il tire un peu en avant. Il a 46 ans, des yeux bruns étroits et expressifs, une belle voix sourde. Il dit très bien les vers en les scandant à la manière des vers latins. Il est souvent triste et se plaint de l'inconfort de sa chambre d'hôtel. Mais il a besoin de sa tristesse et de sa solitude, c'est le lourd tribut qu'il paie à son art. Il possède aussi un humour très vif et les personnages de ses romans n'échappent jamais à des situations bizarres et invraisemblables. Très différents des écrivains actuels, il les aime peu. Le grand public l'ignore : « Mon éditeur dit que mes livres ne se vendent pas », explique-t-il sans amertume, car il sait qu'il n'a jamais fait aucune concession au public. Seul un petit nombre d'initiés l'apprécient. Son métier est d'être un écrivain, c'est-à-dire de se servir de mots. Le verbe demeure donc sa plus haute préoccupation.

N'appartenant à aucune école, mais arrivant à un moment donné de l'histoire des lettres, il se trouve être le point de concentration de tendances très diverses, de sorte qu'il désorienter au premier abord le lecteur. Son œuvre est surchargée, à la manière d'une architecture baroque. Romantique, il l'est aussi par son besoin d'excès, mais c'est un romantique qui a lu Freud et subi le surréalisme. Tourmenté par les événements de son époque, il a des problèmes viraux de l'homme une conscience très profonde et, comme telle, assez obscure.

## « Le Mal court »

Le problème du mal le hante. *Le Mal court* (du verbe courir) est l'histoire d'une jeune princesse qui découvre le mal parce qu'on lui en a fait et réagit en le répétant à son tour. De même dans *Quot-Quot* était posé le problème de l'absurdité du monde. Audiberti est aussi un poète qui nous a déjà donné plusieurs recueils de vers. Il écrit de beaux poèmes en vers réguliers d'une grande somptuosité d'images.

des lettres, il se trouve être le point de concentration de tendances très diverses, de sorte qu'il désorienter au premier abord le lecteur. Son œuvre est surchargée, à la manière d'une architecture baroque. Romantique, il l'est aussi par son besoin d'excès, mais c'est un romantique qui a lu Freud et subi le surréalisme. Tourmenté par les événements de son époque, il a des problèmes viraux de l'homme une conscience très profonde et, comme telle, assez obscure.

« Le Mal court »

Le problème du mal le hante. *Le Mal court* (du verbe courir) est l'histoire d'une jeune princesse qui découvre le mal parce qu'on lui en a fait et réagit en le répétant à son tour. De même dans *Quot-Quot* était posé le problème de l'absurdité du monde. Audiberti est aussi un poète qui nous a déjà donné plusieurs recueils de vers. Il écrit de beaux poèmes en vers réguliers d'une grande somptuosité d'images.

## Du journalisme à la littérature

Originaire d'Antibes, où il passe toujours l'été, il est le fils d'un petit employé et seul créateur de son univers esthétique. Il vint très jeune à Paris et fut longtemps reporter au *Petit Parisien*, puis passa du journalisme à la littérature. Peut-être est-ce le journalisme qui lui a donné cet esprit curieux et observateur et cette immense facilité toujours contrôlée par un sens précieux de la valeur-matière des mots.

Il aime dessiner et trace, d'une main qui a reçu la grâce et s'abandonne au crayon, des formes apocalyptiques aux courbes sûres. Il fait aussi, pour se délasser, des gouaches d'inspiration surréaliste, dont il a fait récemment une exposition.

Poète, auteur dramatique, romancier, peintre, Audiberti a reçu les mêmes dons que Cocteau. On ne les lui a pas encore reconnus.

Jeanine SEIRE.

LEURS PROJETS...

Pierre Chenal

C'EST dans son bureau des Champs-Élysées, aux murs couverts d'affiches sur lesquelles on reconnaît Madeleine Sogno, Eric von Stroheim, François Périer, Dany Robin, Simone Renant, etc., que le metteur en scène de « La Folie aux chaînes » nous reçoit entre deux rendez-vous.

Notre interview est interrompue une dizaine de fois par de nombreux coups de téléphone, mais nous arrivons tout de même à savoir ce que nous voulons.

— Je cherche actuellement une jeune femme pour jouer dans « Clémence » la fille de « Corca » (Chantal Dix). Jusqu'à présent je n'ai trouvé personne, pourtant les candidatures ne manquent pas.

Nous avons pu nous en rendre compte tout à l'heure en traversant l'antichambre.

— Mais je veux une fille pas trop mince, pas trop distinguée, pas blonde, bien en chair, avec de beaux yeux et qui ait l'air d'une vraie fille de la campagne. Il paraît que c'est fort difficile à trouver.

Pierre Chenal compte donner le premier tour de manivelle dans le content de mode, dès qu'il aura trouvé la femme du rôle en question. A notre demande concernant le reste de la distribution du film, il fait la sourde oreille. Nous ne pouvons rien savoir. Nous le laissons donc à ses recherches en lui souhaitant de trouver la... fille idéale.

Pierre Dudan

NOUS avons eu la chance, ces temps derniers, de rencontrer Pierre Dudan, le sympathique fantaisiste, espoir de la chanson française, que nous avons entendu et souvent à la radio. Il est très aimable et pas « vedette » pour deux sous. Après lui avoir dit que nous venions de l'appeler dans son dernier film : « L'Éventail », qui passe actuellement sur nos écrans parisiens, nous lui avons, bien entendu, posé la question d'usage :

— Quels sont vos projets ?

— Je pars dans deux jours pour Avignon tourner « L'Age des roses », nous a-t-il dit. Je suis très content de ce voyage. J'ai rencontré beaucoup « Les Maudits » ; ce film participera au festival de Venise. Je crois que c'est bien.

Comme nous lui demandions ce qu'il pensait de « L'Éventail », il devenait très réservé, puis nous dit que, pour sa part, ce film fut une erreur.

— Espérons que « Les Maudits » et « L'Age des roses » lui donneront l'occasion de mieux employer sa personnalité qui est, répétons-le, celle d'un excellent fantaisiste.

CL. MARLIER

Marcel Pagnol va tourner "LA BELLE MEUNIÈRE" DANS SON MOULIN SARTHOIS

MARCEL PAGNOL est un enfant du Midi et la plupart de ses œuvres sont pleines du soleil de Marseille ou de Provence.

Il possède d'ailleurs au bord de la Méditerranée une propriété dans laquelle il habite assez souvent. Aussi, les Sarthois furent-ils quelque peu étonnés lorsque vint s'installer chez eux cet homme à l'accent méridional, ce grand nom du cinéma et du théâtre.

Séduit par la verdure du paysage sarthois, par le calme et la richesse du bocage mannois, Pagnol a fait, l'an dernier, l'acquisition du moulin d'Ignières sur les bords de la Sarthe. C'est là qu'avec sa jeune femme, Jacqueline Bouvier, il vient se reposer ; c'est là qu'il écrit son discours d'entrée à l'Académie française.

Il y vit très simplement, en bonne sympathie avec les fermiers du voisinage qui l'ont en haute estime, sur il s'intéresse à eux et à leurs travaux sans aucune ostentation ni condescendance. Son plaisir est de travailler à l'aménagement du moulin et de pêcher dans la Sarthe.

La Sarthe est une rivière tranquille dont chaque détour révèle un tableau plus poétique. Pagnol y rêve plus qu'il n'y pêche et il a résolu de tourner plusieurs films dans ce décor.

Le premier dont l'action se situera au XIXème siècle s'appellera « La Belle Meunière » et va être

réalisé prochainement. De nombreuses scènes seront tournées dans le moulin d'Ignières lui-même.

Pour cela un artiste mannois, M. Henri Montel, ébéniste-décorateur, travaille depuis plusieurs mois à son aménagement.

Avec lui, nous sommes allés au moulin, en l'absence malheureusement de Marcel Pagnol. C'est à une dizaine de kilomètres en aval du Mans.

Construit en l'an 800 par les moines de la Couture, le moulin d'Ignières présente un aspect antique et il n'est point nécessaire d'en retrancher l'extérieur pour les besoins du film. Mais il a fallu démonter la machinerie très moderne, refaire tout l'intérieur et particulièrement l'aménagement.

M. Montel pour exécuter cela a dû effectuer de patientes recherches pour retrouver des documents lui donnant une idée de ce qu'était l'aménagement au XIXème siècle.

Si Pagnol a voulu reconstituer son moulin tel qu'il pouvait être il y a mille ans, il a cependant voulu le doter d'un confort caché, tel qu'il puisse être habité. Aussi, en le visitant sommes-nous allés de surprise en surprise.

C'est ainsi que le foyers du maître, très rudimentaire, est pourvu de ressorts dissimulés. C'est tout à fait paradoxal, mais le bon Larquey, qui sera un des

interprètes de « La Belle Meunière », l'appréciera certainement.

On accède au premier étage du moulin par un escalier de bois qui est l'œuvre de Pagnol. La menuiserie est en effet pour lui un excellent délassement.

Dans une des pièces, deux colonnes de bois sculpté, paraissent verrouillées, attirèrent notre attention. Nous admirâmes ces vestiges d'un art ancien quand M. Montel nous expliqua :

— Il y a deux mois, les corbeaux étaient encore perchés sur l'arbre d'où sont nées ces colonnes. Ce ne sont pas les siècles qui ont vieilli et travaillé ce bois, mais l'humidité et l'espérance.

Comme nous remarquions l'épaisseur des murs, il nous révéla qu'ils étaient creux et contenaient les installations de chauffage électrique. Une immense cheminée dissimule une rangée d'ampoules qui éclairaient la pièce.

Ainsi dans cet authentique moulin de l'antiquité tout est factice et le confort veille dans chaque mur, chaque fausse pierre, sous chaque dalle austère et froide.

Et bientôt l'appareillage compliqué du cinéma va s'emparer de ce coin paisible du Maine dans lequel se cache le moulin que construisirent les moines couturiers, et dont maintenant un académicien-étudiant a fait sa demeure estivale.

Pour l'interprétation du film, il est question, avec Larquey, de Jacqueline Bouvier et Tino Rossi. L'auteur s'est inspiré d'un roman musical de Schubert, d'après les poèmes allemands de Müller.

Nous faisons confiance au talent de Pagnol. La poésie sarthoise lui réussira-t-elle autant que le soleil provençal ?

J. J.

Bruits des studios...

William Wyler, qui a signé récemment pour Paramount, vient d'arriver à Paris. On sait que le célèbre metteur en scène est l'auteur des films de Hurlevet et de l'Inoubliable Mrs Miniver, qui a mérité tous les Oscars à Hollywood.

Nul doute que la presse mieux avisée avec enthousiasme l'un des hommes auxquels elle n'a jamais cessé de témoigner une particulière estime.

Roger Richémond parle à l'écran le roman de Catalina Mendès La grande Maguet. Les principaux interprètes sont Madeleine Robinson, Jean Davy et Michèle Philippe. Le sujet, après un changement de titre et conservera celui du roman.



LE FESTIVAL DE BRUXELLES A CONSACRE

GERARD PHILIPPE

LE regard d'une limpidité extraordinaire, le front large, les traits fins, le visage de Gérard Philippe reflète une étonnante sérénité.

On lit en lui une grande bonté, une tranquille assurance. Gérard Philippe personnifie une jeunesse candide qui ne veut pas croire aux crimes et à la misère de ce monde. Il est l'image de la pureté.

A 17 ans, il fut bouleversé par la lecture de L'Idiot, de Dostoïevsky. Le personnage du prince Mychikine l'avait empoigné, il sentait en lui les qualités nécessaires pour l'incarner ; déjà il s'identifiait à lui et rêvait, lorsqu'il serait devenu un comédien accompli, d'interpréter ce rôle.

A cette époque, il débutait à peine au théâtre. Il n'avait guère que trois phrases à prononcer dans une pièce d'André Roussin avec Madeleine Robinson et Claude Dauphin.

Cependant, quelques critiques avertis (Oh ! bien peu nombreux !) avaient compris que Gérard Philippe serait un grand comédien, qu'il avait des dons extraordinaires.

Il disait ses répliques avec une autorité, un accent une foi qui révélaient à quelques-uns son talent certain. Quelques années plus tard, des hommes de théâtre le découvrirent.

Jean Cocteau, Claudel, Jouvet furent parmi les premiers à éprouver de la sympathie pour lui et Camus, en lui confiant le rôle de Caligula, le révéla au grand public.

La renommée de Gérard Philippe fut vite établie. Le public en a fait une sorte d'idole.

Son grand bonheur fut de réaliser son rêve : il a tourné L'Idiot et avec quelle ferveur ! Il a dominé les autres interprètes par la force de son jeune talent. L'intérêt du film n'est pas dans l'adaptation assez médiocre du roman de Dostoïevsky, mais dans l'interprétation de Gérard Philippe.

Au festival de Bruxelles, il vient de s'imposer au monde dans une autre adaptation d'un roman : Le Diable au corps, de Radiguet. Raymond Radiguet interprété par Gérard Philippe, voilà qui est admirable.

Radiguet, jeune romancier, devait être tellement semblable à Gérard Philippe, comédien !

Actuellement, Gérard Philippe est à Rome où il tourne le rôle de Fabrice del Dongo dans Le Chartreux de Parme. Agé de 24 ans, il a une carrière magnifique devant lui. Son nom restera dans l'histoire du théâtre, car il est de la race des grands comédiens.

C. TREBOUL.



A Belle-Ile-en-Mer, Marcel Pagnol tourne les extérieurs de « La Fleur de l'âge », film sur l'adolescence et les drames des enfants perdus. Claude Romain et Anouk Aimée se résignent de jeunes interprètes émouvants.

La saison théâtrale est sérieusement avancée. Les directeurs des salles parisiennes, les auteurs et les acteurs commencent à songer au repos, aux tournées dans les villes d'eaux, aux projets pour la rentrée. Les créations de nouvelles pièces se font plus rares. Les productions cinématographiques sortent régulièrement, mais sont d'inspiration et de réalisation assez pauvres.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours du Conservatoire marquent le début des vacances dans les milieux artistiques comme les distributions des prix indiquent la fin des travaux scolaires. Les concurrents fort nombreux ont été éprouvés par la chaleur. Il fit rarement aussi chaud dans la capitale que le jour de ce concours. Est-ce la raison pour laquelle il nous parut aussi terne ? Le nombre ne remplace pas la valeur.

Les épreuves comportent deux catégories : une classique, une moderne. On ne paraît pas s'être occupé outre mesure de cette condition. Les élèves firent preuve de fantaisie dans la présentation de leurs rôles. Raïtes sont ceux qui se soumettent au règlement.

Les concours du Conservatoire déçoivent souvent. Déceptions pour les candidats, les membres du jury, les parents et le public. On ne se trouve pas toujours en présence d'un futur Talma ou d'une Sarah Bernhardt. Les comédiens, gens susceptibles, qu'ils soient débutants ou arrivés, sont rarement satisfaits de la décision d'un jury. Encore moins quand l'avenir est en jeu et de jeunes rivalités en présence. Ils viennent de la prouver une fois de plus. Nos futures gloires de la scène ont en effet manifesté leur mécontentement des concours. Pauvres concurrents ! Il s'agissait en l'occurrence de MM. Edmond Sée, P.-A. Touchard, P. Abram, Jean Cocteau, Louis Jouvet, Enfants terribles du Conservatoire et parents non moins terribles conspués donc le jury. Tumulés provoqués par le cas de M. Etcheverry.

Panorama du spectacle à Paris

M. Etcheverry reçut un second prix seulement ainsi que M. Dhérin, M. Etcheverry, très supérieur à son camarade, méritait un premier prix. Il incarna, en effet, Don Salluste de « Ruy Blas » et « Le Marchand de Venise » avec une belle autorité. La maîtrise dont il fit preuve dans ces deux rôles imposa à tous. Quant à M. Dhérin, il manque d'empêcher. M. de Chevigny décrocha un premier accessit.

Mlle Van Brakel triompha du côté féminin. Un second prix la récompensa. Mlle Quatin, dans « Roméo et Juliette » et Mlle Cangrois se partagèrent les accessits. Il n'y eut donc pas de premier prix ni pour les interprètes masculins ni pour les interprètes féminins.

Un seul candidat aborda la tragédie : M. de Chevigny. Un second accessit lui fut donné. Probablement à titre d'encouragement.

Les concours de cette année ont prouvé, encore une fois, combien les concurrents savent peu choisir leurs rôles et les textes. Ce choix est primordial. De lui dépend la réussite. Il doit convenir au tempérament artistique, physique et moral de l'acteur. Certains se croient aptes à jouer du Claudel et s'y montrent franchement mauvais. D'autres s'attaquent à de grandes scènes et manquent de souffle. On peut aimer un personnage du répertoire et ne pas avoir les qualités requises pour l'incarner. Il est bien surprenant de voir quels sont les textes interprétés. Le théâtre français est riche. Pourquoi chercher des pièces inconnues ou mauvaises ?

Les professeurs des cours dramatiques devraient apprendre aux élèves à connaître leurs possibi-

lités, à savoir discerner la beauté ou la valeur d'une pièce.

L'OPERA ET L'OPERA-COMIQUE

Les concours d'opéra et d'opéra-comique ont été supérieurs, dans l'ensemble, au concours de comédie. Les concurrents ont fait preuve de discernement et de talent. L'élément masculin a dominé l'élément féminin.

M. Jacques Cartreau, premier prix d'opéra-comique s'est fait entendre dans « Don Quichotte » et dans « Angélique ». Il possède de sérieuses qualités. M. Pierre Moreau a tracé une pittoresque silhouette de Jérôme Colgaard.

M. Morts a été tenu par le personnage de « Marouf ». Rôle difficile dont il a rendu avec bonheur les nuances.

MM. Michel Roux dans « Le Docteur Miracle », Daguerrès dans celui de « Médecin malgré lui », ont obtenu des prix.

Mlle Colette Hérent fut la révélation de ce concours d'opéra-comique. Habile, ayant de l'esprit et de l'abattage, elle a réuni tous les suffrages.

Mlle Hérent a de qui tenir. Elle est la fille de René Hérent dont la carrière se déroula à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Elle fera honneur à son père. Cette artiste a, en plus de ses qualités scéniques, un excellent physique de théâtre. Elle se vit attribuer le premier prix. Elle l'a bien mérité.

Mlle Monmart, Deussaux, Songy, Meer, Muller ont eu chacune un second prix. Fait assez rare.

M. Elienne s'est affirmé comme un exceptionnel tragédien lyrique.

Le jury était formé de MM. Hirsch, Malherbe, Alkôry, Arnault, Carrière, Férier, Homéger et Georges Thill.

Nous avons pu constater la même erreur au cours des concours lyriques que lors du concours de la comédie : les élèves n'ont pas su distinguer les rôles adaptés à leurs natures de comédiens.

Il devient urgent pour les professeurs de veiller à cette erreur.

AGNES CAPRI AU « BOUF SUR LE TOIT »

Agnes Capri délaissant, pour quelques soirs, son théâtre de la rue de la Galté à été domiciliée au « Bouf sur le toit ». Heureuse idée. Elle atteste, par sa présence dans ce célèbre cabaret, que le poète n'est pas mort. Comment ne pas évoquer avec la mélancolie attribuée au passé et aux événements disparus, le cabaret, confortable comme l'intimité, qu'Agnes Capri possédait autrefois ? Tout Paris s'y retrouvait. Ce temps a disparu avec la guerre. La sympathique artiste n'en a pas moins continué à servir l'art. Elle sut, au cours de l'hiver, accueillir les jeunes dans son théâtre. Le « Bouf sur le toit », lieu de Jean Cocteau, retrouve aujourd'hui, grâce à Agnes Capri, un regain d'actualité.

Vêtue d'une robe simple, les cheveux dégageant le front, le regard fixe, la voix singulière, elle chante et récite. Elle conte des histoires d'Alphonse Allais, exécute un pastiche de la chanson réaliste, captive son auditoire par « L'Inconnue de la Seine », Agnes Capri possède un genre bien à elle. Il charme par son originalité.

LE TEMPS DES FIACRES

Dans ce même quartier populaire où Gaston Baty et Agnes Capri voient le jour, le casino Montparnasse présente un spectacle qui est également un retour vers le passé : « Le Temps des fiacres ». Nous voici revenus en 1900. Rétrospective émouvante pour ceux qui connurent cette époque. Acteurs : Bruant, Yvette Guilbert, Drancem, Mayol. Polaire défilent sur le plateau. Le répertoire de ces anciens vedettes paraît un peu démodé aux beaux jours de la bombe atomique. La valse « Fascination » crée l'ambiance.

Drancem 1947 chante à nouveau « Les Petits Pôles ». Les jeunes générations, présentes au casino Montparnasse sont un peu déçues. Tout cela paraît si loin. C'est cependant si près pour les anciens !

Citons, parmi les tableaux constituant la revue : « Avenue du Bois » ; « Sur les fortifs 1900 » ; « Sous les ponts de Paris ».

Une autre partie de ce « Temps des fiacres » mérité, par contraste, les spectateurs sur les plages modernes, où régnent les alps « Bikini ». Le contraste est amusant. Georgias fait preuve d'un entrain remarquable. Il est entouré d'une excellente troupe.

VARIETES A L'ALHAMBRA

L'Alhambra a monté un spectacle de variétés : la reconstitution d'un programme radiophonique. La radio reste pour le commun des mortels un lieu de mystère. Jamais art (ou industrie) ne s'empara autant de la foule et ne fut moins connu du grand public. Les poètes du monde semblent des laboratoires secrets. On assiste à l'Alhambra à toutes les étapes d'une émission.

Roger Nicolas et Henri Salvador paraissent d'abord. Le premier, corps élastique revêtu d'un veston glissant, raconte des histoires drôles. Le deuxième, plein d'exubérance, chante, danse, a composé un sketch avec un homme invisible.

Henri Bourlayre, auteur de « Chansons grises, chansons roses » paraît au côté de Rose Marier. Georges Quantin possède un talent très particulier. Il imite les artistes en renom. Il peut remplacer n'importe quelle vedette au micro. Edouard Tenet dit gentiment du Delmet, Irène de Trébert interprète du swing. Mais il faudrait nommer tous les artistes. Ils sont trop nombreux et forment une troupe fort homogène.

DANS LE DOMAINE DU CIRQUE

« Les gens du voyage » commencent à prendre les grandes routes à travers villes et villages. Les cirques ambulants sont en plein travail. Du printemps au mois d'octobre, ils circulent et plantent leur tente dans les régions les plus diverses. La troupe de Camilla Mayer vient de donner un aperçu du travail accompli par des équilibristes. Séance qui eut la Part de Camilla Mayer pour décor. La troupe de Camilla Mayer est remarquable. Merveilleux acrobates faimant éprouver un frisson. Vêtus de blanc, suspendus dans le ciel à une hauteur fantastique, illuminés par les projecteurs, les artistes de la troupe exécutent des ballets aériens, se moquant des lois de l'équilibre.

Jeunes garçons évoluant à travers la voûte céleste ainsi que de nouveaux dieux de l'Olympe, femmes en équilibre sur une chaise, hommes portant leur famille accrochés à la mâchoire. Mlle Yvonne Trier grimpe sur un mât de quarante-deux mètres et Mme Renate exécute « la marche à la mort », exercice réellement périlleux.

Ces divers numéros sont d'une rare qualité. Ils font honneur à la troupe de Camilla Mayer.

Maurice de PERSON.